

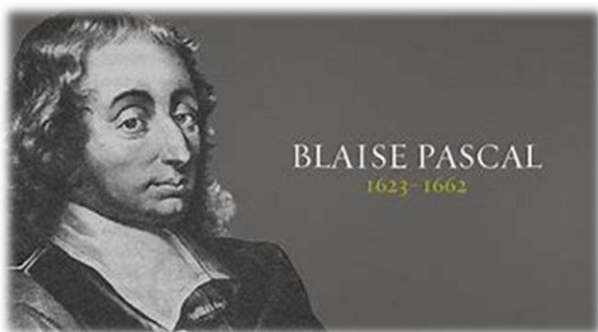


Pensées

Stéphane Darbé

Extraits

Par Blaise Pascal



Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui faire

découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manque seulement à voir tous les côtés ; or on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé ; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage.

L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon :

Que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir ;

Qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion.

Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on se donne à son discours.

La maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir.

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites pas.

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité.

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible.

Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que

nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause, et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections.

Nous haïssons la vérité, on nous la cache ; nous aimons à être trompés, on nous trompe. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie.

Dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr.

Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres.

Ainsi la vie n'est qu'une illusion perpétuelle.

Je mets en fait que si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde.

Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir.

Quand on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade ; quand on l'est, on prend médecine gaiement : le mal y résout.

La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; et, quand nous arriverions à ces plaisirs, nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à ce nouvel état.

Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne ; mais, à mesure qu'on s'approche, ce sont de maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

Le temps guérit les douleurs et les querelles, parce qu'on change : on n'est plus la même personne. Ni l'offensant, ni l'offensé, ne sont plus eux-mêmes.

Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son impuissance, son abandon, son insuffisance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le désespoir.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire et négligeons le véritable. Et si nous avons ou de la tranquillité, ou de la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et d'échanger souvent l'un pour l'autre.

La conduite de Dieu, qui dispose toute chose avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur.

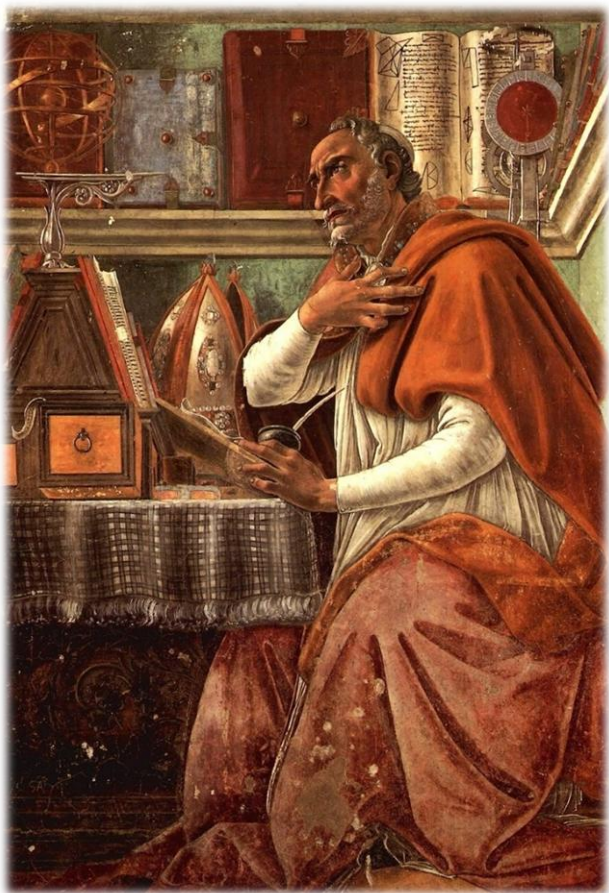
Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent : « de quoi vous plaignez-vous ? »

Il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place.

Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avait que huit jours de vie.

Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain (vanité) sur mer, en bataille, etc. « A quoi bon car ce qu'il y a sur la terre finira un jour par disparaître. »

Saint Augustin



« j'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. » Et moi je vous dis : « vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. »

Les uns craignent de perdre Dieu et les autres craignent de le trouver.

Celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes.

L'homme est vain parce que l'estime qu'il fait des choses n'est point essentielle.

La tyrannie consiste au désir de domination. Elle est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre.

Il est vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion ; car, encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n'est pas.

La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. La continuité dégoûte en tout ; le froid est agréable pour se chauffer.

Toute la dignité de l'homme consiste en la pensée.

Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre

que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils croient la suivre.

On dira que l'homicide est mauvais ; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux.

Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception ; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre, et que les autres n'y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Les uns recherchent le bonheur dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés.

Le vrai bien, le vrai bonheur doit être tel que tout le monde peut le posséder à la fois, sans diminution et sans envie, et que personne ne peut perdre contre son gré.

Les sens, indépendants de la raison, et souvent maître de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs.

Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme, et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables.

« Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais. » Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent ?

Il est vrai qu'il y a de la peine, en entrant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposait pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice, qui nous est naturel, résiste à la grâce surnaturelle ; notre cœur se sent déchiré entre des efforts contraires. Il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire, au

lieu de l'attribuer au monde qui nous retient.

Pour prouver Jésus-Christ, nous avons les prophéties qui sont des preuves solides.

Ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifié.

J'aime tous les hommes comme mes frères parce qu'ils sont tous rachetés. J'aime la pauvreté parce que Jésus l'a aimée. J'aime les biens parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables.

Nous implorons Dieu afin qu'il nous délivre de nos vices.

Les gens blasphèment la religion chrétienne parce qu'ils la

connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand et puissant et éternel ; ce qui est proprement le déisme, presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire. Et de là ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire.

Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation ; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux

qu'il possède ; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance et d'amour.

Dans la nature, on voit un Dieu présent mais aussi un Dieu éloigné. On y voit assez pour connaître qu'on l'a perdu, mais il est nécessaire qu'on ne le voie pas suffisamment pour croire qu'on le possède.

Les hommes sont indignes de Dieu par leur corruption et capable de lui par leur première nature.

Le mot « ennemi » de Dieu désigne les passions des hommes.

La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image de Dieu, et des défauts pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

Le monde subsiste pour exercer miséricorde et jugement, non pas comme si les hommes y étaient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu auxquels il donne, par grâce, assez de lumière pour revenir, s'ils le veulent chercher et le suivre, mais pour les punir, s'ils refusent de le chercher ou de le suivre.

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu.

Ceux qui voudraient ruiner la vérité de notre religion, fondée sur Moïse, l'établissent par la même autorité par où ils l'attaquent. Ainsi, par cette providence, elle subsiste toujours.

Pour prouver l'authenticité des deux testaments, il suffit de voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre.

La nature est une image de la grâce.

En Dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est véritable.

Ainsi il y a deux natures en nous : l'une bonne, l'autre mauvaise.

Le royaume de Dieu est dans vous.

Prenons maintenant la volonté de Dieu : tout ce qu'il veut nous est bon

et juste, tout ce qu'il ne veut pas, mauvais.

Saint Paul nous dit : « le royaume de Dieu ne consiste pas en la chair, mais en l'esprit ; les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais les passions. »

L'unique objet de l'Ecriture est la charité.

La preuve de Jésus-Christ : c'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un à la suite de l'autre, prédire ce même avènement de Jésus-Christ.

Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien

comme son attente, le Nouveau
comme son modèle.

Alors Jésus-Christ vient dire aux
hommes qu'ils n'ont point d'autres
ennemis qu'eux-mêmes, que ce sont
leurs passions qui les séparent de
Dieu, qu'il vient pour les détruire, et
pour leur donner la grâce, afin de
faire d'eux tous une Eglise sainte,
qu'il vient ramener dans cette Eglise
les païens et les Juifs, qu'il vient
détruire les idoles des uns et la
superstition des autres.

La grandeur des gens d'esprit est
invisible aux rois, aux riches, à tous
ces gens de chair.

La grandeur de la sagesse, qui n'est
nulle sinon de Dieu, est invisible aux
charnels.

Les prophéties, les miracles, les divinations par les songes, les sortilèges, etc. Si de tout cela il n'y avait jamais eu rien de véritable, on n'en aurait jamais rien cru : et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais. Il faut raisonner de la même sorte pour la religion ; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginés tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. L'objection à cela, c'est que les sauvages ont une religion : mais on répond à cela que c'est qu'ils en ont entendu parler.

Ainsi, il ne serait pas possible qu'il y eût tant de faux miracles s'il n'y en avait de vrais, ni tant de fausses révélations s'il n'y en avait une véritable. Car s'il n'y avait jamais eu de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé.

Miracle ne signifie pas toujours miracle. Miracle signifie crainte, et est ainsi en l'hébreu.

S'il n'y avait point de faux miracles, il y aurait certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de croire.

Le Pape, en établissant une vérité, n'en exclut pas toujours une autre.

En montrant la vérité, on la fait croire ; mais en montrant l'injustice des ministres, on ne la corrige pas.

Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience.

Qui veut donner le sens de l'Ecriture et ne le prend point de l'Ecriture, est ennemi de l'Ecriture.

Les gens font de l'exception la règle. (Par exemple les pédophiles dans l'Eglise.)

Critique de l'Eglise : Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Eglise ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur ; l'Eglise, quand elle la voit dans les œuvres.

Faut-il tuer pour empêcher qu'il n'y ait des méchants ? c'est en faire deux au lieu d'un.